Folles et vagabondes dans les asiles de la Seine-Inférieure (1880-1914)

Insane women and vagabonds in the asylums of the Seine-Inférieure (1880-1914)

Frédéric Carbonel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/9911>

DOI : [10.4000/clio.9911](https://doi.org/10.4000/clio.9911)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 233-252

ISBN : 978-2-8107-0098-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Frédéric Carbonel, « Folles et vagabondes dans les asiles de la Seine-Inférieure (1880-1914) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 32 | 2010, mis en ligne le 31 décembre 2012, consulté le 29 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9911> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9911>

Varia

Folles et vagabondes dans les asiles de la Seine-Inférieure (1880-1914)

Frédéric CARBONEL

En 1888 l'écrivain normand Amédée Fraigneau écrivait dans un chapitre de son ouvrage *Rouen bizarre. La ville des fous. Quatre-Mares-Saint-Yon* :

À côté de la cité vivante, intelligente, pleine d'animation et de mouvement, une autre cité, entourée d'une zone déserte fermée par une immense muraille blanche et de hautes grilles de fer forgé, quelque chose qui ressemble de loin à une vaste nécropole. Le passant entend parfois des bruits étranges, des voix de femmes, des hurlements sourds, des cris déchirants ou des éclats de rire¹.

Le tournant des XIX^e et XX^e siècles se révèle comme une période de « Grand renfermement » en Seine-Inférieure où il frappe alors en priorité les femmes issues des classes populaires et, parmi elles, les plus fragilisées. En 1880, les asiles publics départementaux pour aliénés de la Seine-Inférieure – Quatre-Mares pour les hommes, situé dans la commune ouvrière de Sotteville-les-Rouen, et Saint-Yon pour les femmes, rattaché à la commune populaire de Saint-Étienne du Rouvray – étaient pleins : la barre des 1 000 internées était dépassée à Saint-Yon avec 1106 femmes aliénées, un chiffre bien supérieur à celui de l'asile pour hommes, où le nombre d'internés ne dépasse 800

¹ Fraigneau 1888 : 141-142.

qu'en 1894². L'asile Saint-Yon pour femmes aliénées était alors un des cinq plus grands asiles pour aliénés du territoire français³. Ainsi, dès 1898, la population asilaire de la Seine-Inférieure excédait le chiffre des 2 000 aliénés. Il ne redescendra jamais au-dessous. Par ailleurs, la proportion de la population asilaire globale dans la population départementale était de 0,21% en 1881. Elle atteindra 0,24% en 1906 alors qu'elle n'était que de 0,01% en 1831 et 0,14% en 1856. Or, ce « Grand renfermement » concernait surtout des femmes qui représenteront 59,5% de la population internée en Seine-Inférieure en 1898 puis 65% en 1909. Au XIX^e siècle, l'internement des « folles » en France semble avoir progressé continûment, passant de 9 930 en 1848-1849 à 20 000 en 1871⁴. Dans 80% des cas, la demande de placement d'office semblait provenir des maris, des pères ou des patrons. Dans la région de Rouen, c'étaient plutôt les aliénistes et les autorités publiques départementales, maires et préfets, qui opéraient comme une « police familiale ». Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, pas moins de 153 religieuses étaient affectées à Saint-Yon au gardiennage, à l'entretien et au secours moral des femmes aliénées.

Selon le *Petit Rouennais* du 2 mars 1880, à la différence des Quatre-Mares, l'asile des hommes aliénés, le « nervosisme », maladie caractérisée par des troubles du système nerveux, dominait à Saint-Yon. Bien caractéristique, ce « nervosisme » était le produit, selon le journaliste, de « l'ennui » ou plutôt du « chômage » des femmes. Il s'accompagnait souvent d'un « changement brusque et irraisonné des idées » chez ces « folles » « aux caprices inconvenables, à l'humeur changeante, passant facilement du rire aux larmes, et de l'aigreur à l'affabilité ». Pour les aliénistes de Saint-Yon, interrogés par le journaliste, ces malades étaient frappées d'une « hystérie anodine » c'est-à-dire des plus banales dans la région de Rouen. Cependant, le *Petit Rouennais* notait ses effets ravageurs :

² À titre de comparaison, en 1874, les asiles pour aliénés français dont la population était supérieure à 900 étaient au nombre de sept et comptaient de 923 aliénés (Marseille) à 1 465 (Clermont Oise).

³ Voir Constans, Dumesnil & Lunier 1971 [1878] : 76-77.

⁴ Perrot 1999 : 112 ; Ripa 1986.

Qu'il survienne une grande douleur, une passion contrariée, une catastrophe quelconque, et cette hystérie prend, par degrés, les caractères de la démence, de l'épilepsie⁵.

La période des hautes eaux de l'enfermement des femmes aliénées a aussi été une période de développement des études statistiques de la population asilaire : les aliénistes qui dirigeaient ou exerçaient à Saint-Yon notaient scrupuleusement l'âge, l'état-civil, l'état social, la domiciliation, l'origine géographique de leurs patientes. À partir de ces observations, ils cherchaient à identifier les causes des pathologies des aliénées, causes qu'ils allaient souvent rechercher dans les bouleversements sociaux liés à l'industrialisation et l'urbanisation. Dégénérescence physique et morale était ainsi intimement liée dans leur esprit à la mobilité géographique et aux déviations sociales, ce qui tendait à « criminaliser » les femmes aliénées tout en justifiant le recours au contrôle social étatique de ces déviations.

« Nervosisme » et « vésanies » à l'origine des enfermements

En dehors de la « folie névrosique » (épilepsie et hystérie), les maladies mentales de la femme, appelées « vésanies », troubles et délires nerveux, étaient des plus courants⁶. On les rencontrait surtout dans les arrondissements industriels et commerciaux, comme à Rouen et Le Havre, et beaucoup moins dans les arrondissements plus maritimes ou ruraux comme Dieppe, Yvetot et Neuchâtel. De même, les hystériques, ces femmes aux troubles psychiques liés aux contrariétés de « l'utérus » et du « ventre », étaient essentiellement domiciliées à Rouen ou au Havre et dans quelques communes populaires et ouvrières de l'agglomération rouennaise comme Darnétal ou Elbeuf.

Pour les aliénistes rouennais du début des années 1880, une grande opposition justifiait toujours la séparation des sexes à

⁵ « Nos asiles d'aliénés Saint-Yon-Quatre-Mars », *Petit Rouennais*, mardi 2 mars 1880.

⁶ Selon Pinel (1745-1826), les « vésanies » étaient des « névroses cérébrales » (hypocondrie, manie, mélancolie, démence, somnambulisme...) d'après sa *Nosographie philosophique, ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine* publiée pour la première fois en 1798 en 2 volumes.

l'intérieur des asiles départementaux. Ainsi le « *delirium tremens* » (délire alcoolique) semblait plus spécifique du genre masculin tandis que l'hystérie, l'exaltation nerveuse, semblait consubstantielle à la condition féminine⁷. Cependant, le taux d'internements féminins pour cause d'aliénation alcoolique s'était élevé au cours des années 1881 à 1885 et surtout en 1887, l'année de nomination du docteur Giraud (1848-1910) à la tête de l'asile Saint-Yon. Ce médecin républicain « solidariste » avançait l'hypothèse que la « folie alcoolique » ne touchait pas seulement les hommes comme le pensaient trop souvent les contemporains et qu'elle pouvait laisser des traces indélébiles et irréfragables chez les femmes aliénées. Ainsi, au cours des années 1886 à 1890, la proportion des femmes internées pour abus de boissons alcooliques était de 10,2%. Ces femmes provenaient surtout de Rouen et sa périphérie. Parmi les autres motifs d'internement, les maladies dominantes étaient la « mélancolie » (« humeur noire » accompagnée d'une tristesse profonde et inquiète), la « manie » (folie furieuse caractérisée par une grande agitation), la « folie systématisée » et la « démence sénile ». L'« idiotie », signalée par un manque d'intelligence et de bon sens (par extension « crétinerie ») et l'« imbécillité », caractérisée par une faiblesse d'esprit et un manque de jugement, étaient plus fréquentes chez l'homme aliéné, alors que les femmes souffraient de « vésanies » au sens large et d'« hystéries/épilepsies » (attaques convulsives avec mouvements débridés et perte de connaissance, encore appelées « hystéro-épilepsies »). Le séjour à la ville était censé favoriser les « paralysies générales », notamment dans les centres populeux car de nombreuses femmes victimes de la « démence sénile et organique » résidaient en ville. On les trouvait aussi de façon non négligeable dans les zones rurales mais elles y étaient assistées à domicile. Néanmoins, pour les aliénistes rouennais, le fléau de la « démence organique et sénile » relevait davantage d'une question d'assistance publique urbaine que de sécurité publique. Les autorités entendaient privilégier autant que faire se pouvait le maintien des « démentes » séniles à domicile plutôt que de surcharger les asiles d'aliénés. Cela semblait moins possible à

⁷ Edelman 1996, 1998.

la ville qu'à la campagne, y compris après le vote de la loi de 1893 sur l'assistance médicale gratuite.

« Prédisposition », « héréditarisme » et causes des aliénations

Entre 1882 et 1886, 16% des internements de femmes aliénées à Saint-Yon étaient, suivant les médecins de l'asile, explicables par l'unique « facteur héréditaire ». Les aliénistes distinguaient les « causes étiologiques prédisposantes » (hérédité directe ou mixte, collatérale maternelle ou paternelle) – notamment les « causes héréditaires et congénitales » (vice congénital, épilepsie ou hystérie dont l'origine se situe avant la naissance) – des « causes occasionnelles » de la maladie mentale. Au sein de ces derniers facteurs, ils différenciaient les « agents provocateurs traumatiques physiques » (menstruation, grossesse, âge critique, lactation, puerpéralité) des agents « moraux » (frayeurs, contrariétés, chagrins domestiques, pertes d'argent, revers de fortune, jalousie, émotions vives, perte d'une personne chère, amour contrarié, religion exagérée, privations...). Ils répertoriaient aussi les excès alcooliques ou vénériens et la débauche. La théorie des dégénérescences, élaborée par le docteur Morel (1809-1873) à Rouen sous le Second Empire, alors qu'il était médecin en chef à l'asile Saint-Yon, expliquait déjà, suivant des conceptions biologiques, les désordres physiques et mentaux par l'adaptation à un milieu pathogène et toxique⁸. Sous la III^e République, pour les aliénistes de Saint-Yon, l'« héréditarisme » demeurait un facteur déterminant de la « folie ». À la suite du docteur Morel, en plus du facteur héréditaire, les aliénistes rouennais portaient une attention singulière aux formes circonstancielle et aux « causes occasionnelles » des aliénations. Cette multitude de « prédispositions » pathologiques et sociales, les fatigues, les privations, les misères sociales et les épuisements nerveux, étaient dorénavant pris en compte comme autant de motifs des traumatismes physiologiques.

Depuis le début des années 1880, la psychologie expérimentale et l'étude de l'« hérédité psychologique » avait reçu un important écho en Normandie au travers de la Société libre d'émulation du commerce

⁸ Morel 1857, 1860.

et de l'industrie de la Seine-Inférieure. Ainsi le docteur Armand Laurent (1832-1917), ancien médecin-adjoint à Saint-Yon à l'époque du docteur Morel et futur membre adhérent du Premier congrès national de la médecine mentale qui se tint à Rouen en 1890⁹, avait-il fait plusieurs communications sur les ouvrages de Théodule Ribot, *Les maladies de la mémoire* (1881), *Les maladies de la volonté* (1883) et les *Maladies de la personnalité* (1885)¹⁰. Théodule Ribot (1839-1897), un philosophe promoteur de la nouvelle psychologie scientifique en France¹¹, avait soutenu en 1873 à la Sorbonne une thèse sur « l'hérédité psychologique ». Puis il avait fondé la *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* en 1876, et fut le premier à être chargé d'un cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne en 1885. Dans sa thèse, Ribot avait repris la thématique de l'« hérédité » mise en avant dans ses études par le docteur Morel afin d'en faire une « loi du monde moral » :

L'hérédité est la loi biologique, en vertu de laquelle tous les êtres doués de vie tendent à se répéter dans leurs descendants ; elle est pour l'espèce ce que l'identité personnelle est pour l'individu¹².

Quelques années après, au début des années 1890, les travaux de Pierre Janet reçurent aussi un véritable soutien dans *La Normandie Médicale*, la revue des médecins de la Seine-Inférieure créée en novembre 1885, notamment par le docteur Gibert du Havre, un spécialiste des femmes « hystériques »¹³. Les aliénistes rouennais suivaient attentivement les recherches de Pierre Janet depuis sa thèse sur *L'automatisme psychologique*, soutenue en 1889, fruit de son travail au Havre entre 1883 et 1889, jusqu'à ses travaux en médecine mentale à partir de 1890 qui le conduisirent à étudier *L'état mental des hystériques* au Laboratoire de psychologie de la Salpêtrière sous la direction de Charcot (1825-1893) en 1893¹⁴. Pour Pierre Janet, il s'agissait d'abord

⁹ Carbonel 2005.

¹⁰ Laurent 1884-1885 : 2-55, 1884-1885 : 56-75, 1885-1886 : 95-109 et Archives de la Société d'émulation de Rouen, carton 3J30, séance du 1^{er} août 1883.

¹¹ Il était aussi l'ami du philosophe Paul Janet, l'oncle de Pierre Janet (1859-1947).

¹² Nicolas 1999.

¹³ Carroy 1999.

¹⁴ Janet 1989 [1889], 1892-1893, 1919 ; Edelman 1999, 2007.

de s'opposer à l'« organicisme » élémentaire prôné par Charcot et de nombreux aliénistes pour mieux montrer le rôle prépondérant chez les hystériques des souvenirs traumatiques subconscients.

Milieux populaires et « femme aliénée type »

Au cours des années 1880, la majorité des femmes aliénées à Saint-Yon étaient célibataires ou mariées. Les veuves représentaient moins d'un sixième de la population asilaire féminine. La plupart avaient entre 25 et 60 ans. Parmi elles, il y avait un fort contingent de femmes aliénées âgées de 35 à 55 ans. Leur instruction était loin d'être nulle. Une forte proportion savait lire et écrire (par exemple 91 sur un échantillon de 142 femmes aliénées en 1884) et une majorité savait lire (112 sur 142 cette même année). Mais seules quelques-unes avaient une instruction supérieure. Le contingent des femmes aliénées sans instruction restait par ailleurs très important, représentant entre un quart et un sixième de la population asilaire féminine.

En 1900, le docteur Toulouse proposa un « projet de Laboratoire du travail » à la direction du Travail. Il fut mis en place quelques années après la création d'une commission d'hygiène industrielle le 11 décembre 1900 par le ministre en charge du commerce et du travail Millerand (1859-1943). Cette commission était alors chargée de l'étude des conditions anthropologiques et environnementales du système industriel et des villes, notamment à travers l'éducation professionnelle, la sélection et l'hygiène au travail. Le nouveau projet prit corps avec la mise en place d'une commission de physiologie et d'enquêtes sur le travail le 17 mai 1913, animée entre autres par Charles Richet (1850-1935)¹⁵. Elle devait s'attacher à montrer les raisons de la « débilité de la race » ainsi que la « détérioration du matériel humain ». Dans ce contexte, la santé mentale des ouvriers et des ouvrières devenait un enjeu pour tous les employeurs soucieux de maintenir autant leur efficacité que leur productivité. En outre, l'enfermement des femmes avait bien pour but d'empêcher qu'elles ne donnent naissance à des dégénérés. On considérait que la dégradation de la santé psychique des ouvrières pouvait réellement

¹⁵ Wojciechowski 1997 : 114.

constituer des obstacles au développement économique et social d'une région. Cela explique que les asiles départementaux pour aliénés de la Seine-Inférieure aient adhéré en 1895 à l'Association normande pour prévenir les accidents du travail qui avait succédé à l'Association rouennaise pour prévenir les accidents de fabrique¹⁶. Ce mouvement influera aussi sur les motivations de la loi Ricard votée en 1898 sur les accidents du travail. Ainsi, les conditions de l'emploi et les circonstances des « accidents » physiologiques et psychologiques avaient joué dans l'origine des aliénations pour 119 femmes paralysées internées à Saint-Yon, atteintes de nervosisme et d'anémie entre 1882 et 1891. Parmi elles, les aliénistes rouennais avaient dénombré 40 journalières, 25 aliénées « sans travail », 17 couturières, 10 domestiques, 8 ouvrières de fabrique, 6 commerçantes, 4 lingères, 3 prostituées, 2 blanchisseuses, 2 cuisinières, 1 garde-malade et 1 repasseuse. De plus sur 706 femmes internées entre 1882 et 1886, les chômeuses n'étaient pas les plus nombreuses mais 63% avaient une profession liée aux activités du secteur tertiaire (Domesticité...) et surtout secondaire (Industrie, Textile, Chimie...) : 146 étaient journalières, 117 avaient une profession manuelle et 52 étaient ouvrières industrielles.

Domiciliation, migrations du travail et « déséquilibres » psychiques

Parmi les parcours traumatiques, les migrations qui se développèrent au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'exode depuis les « centres ruraux », et l'attraction des « centres populeux » demeuraient, selon les aliénistes rouennais, les causes principales des aliénations. Cette argumentation posait la question des rapports entre ville, immigration et dégénérescence.

Au cours de deux études sur le lieu de naissance et les migrations des aliénées admises à Saint-Yon, le docteur Giraud, alors directeur-médecin, analysa le rôle des migrations géographiques intra-départementales et interdépartementales dans l'origine de la folie.

¹⁶ Mykita 1997 et Registre K de la commission de surveillance des asiles de la Seine-Inférieure, séance du 12 février 1895 (Archives non cotées du centre hospitalier du Rouvray, ancien asile Saint-Yon).

Cette démarche originale permettait de mieux appréhender l'étiologie des femmes « dégénérées » et prédisposées aux maladies.

Giraud constatait que l'arrivée dans la capitale de la Haute-Normandie et dans les centres industriels secondaires du département (notamment Elbeuf et la banlieue populaire rouennaise de la rive gauche de la Seine) entraînait un bouleversement complet du genre de vie des habitants venus de la campagne. Il notait des « excitations » de toutes sortes liées aux fléaux des grandes villes. Le médecin y rattachait l'alcoolisme et la syphilis qui étaient les principales conséquences de ces changements. Ces maladies engendraient la « débilité de la race » largement évoquée par le docteur Morel à l'époque du Second Empire. Giraud remarquait aussi que l'augmentation de la mobilité des habitants de la Seine-Inférieure avait provoqué plusieurs déséquilibres sur la population départementale saine d'esprit. Cet argument venait renforcer les discours moralistes de l'époque sur les menaces urbaines, émeutes et révoltes dont les souvenirs étaient très vivaces à Rouen depuis 1848 et 1871, mais aussi sur la criminalité – vols, homicides, désordres citadins des « classes dangereuses ». Le docteur Giraud avançait l'idée qu'à partir du début des années 1880, la société française était devenue définitivement une société plutôt fondée sur les valeurs de l'industrie au détriment de celles du monde rural. Ce médecin considérait en outre que les classes moyennes et les professions libérales avaient une importance sociale de plus en plus grande, ce qui pouvait à terme atténuer les pathologies urbaines. De plus, en Seine-Inférieure, les migrations vers l'agglomération rouennaise avaient été accentuées par un manque de main-d'œuvre dans les entreprises du textile. Nous pouvons ainsi penser que ce relatif déficit humain pour les campagnes normandes avait eu plutôt tendance à renforcer l'ensemble des discours moralisateurs des élites bourgeoises départementales et rouennaises.

Dans ce contexte, pour Giraud, l'exode vers la ville engendrait l'accroissement des « causes occasionnelles » de la folie, nées à la fois des conditions de la vie urbaine mais aussi des migrations elles-mêmes. Phénomènes qu'il pouvait constater depuis le « laboratoire » de Saint-Yon inséré au cœur d'un faubourg populaire rouennais très largement alors constitué de migrants. Il notait ainsi une forte corrélation entre les vagues d'immigration des années 1880-1890 et la

hausse de la population asilaire. Pour preuve, entre 1881 et 1890, 7,95% des aliénés provenaient de départements étrangers à la Seine-Inférieure, soit 237 aliénés sur 3 232 cas étudiés des deux sexes¹⁷, et 4% pour la période 1891-1895 à Saint-Yon (soit 37 cas sur 916 femmes aliénées, admises pour la première fois dans un asile). Ces femmes aliénées provenaient des départements plus ruraux assez proches. Ainsi, sur 274 internées domiciliées hors Seine-Inférieure entre 1881 et 1890, la plupart venaient de Normandie ou Bretagne (Eure, Manche, Calvados, Orne, Finistère, Ille-et-Vilaine). S'y ajoutaient des originaires de la Somme, la Seine, la Seine-et-Oise et l'Alsace-Lorraine, toujours considérée comme française par les aliénistes malgré le traité de Francfort. Plusieurs provenaient même de pays étrangers, douze pour la période 1891-1895 (d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, du Portugal, de Suisse, du Luxembourg mais aussi des États-Unis).

Pour la Seine-Inférieure, Giraud mettait en évidence de grands centres d'immigration comme Dieppe, Le Havre et Rouen où l'on trouvait des taux d'aliénation élevés. Selon lui, ces villes étaient devenues complètement malsaines au moral comme au physique. C'est pourquoi des assainissements s'y imposaient pour enrayer le mal et protéger les mœurs¹⁸. Giraud s'affiliait alors au courant hygiéniste particulièrement prépondérant à Rouen au début de la III^e République¹⁹.

Dans le même esprit, l'étude de la domiciliation de 916 femmes aliénées admises pour la première fois à Saint-Yon entre 1891 et 1895 prouvait l'itinérance et l'instabilité de la main-d'œuvre féminine. Elle montrait la précarité des femmes aliénées concernant le travail et le logement. Ces enquêtes avaient été réalisées avec l'appui du docteur Édouard Toulouse (1865-1947), alors médecin-adjoint du docteur Giraud à Saint-Yon depuis 1891. Toulouse était un spécialiste des recherches en médecine expérimentale²⁰. Futur membre de la Société Médico-Psychologique, il s'était domicilié en 1892 à Sotteville-les-

¹⁷ 1 649 hommes et 1 583 femmes.

¹⁸ Giraud 1897 : 12.

¹⁹ Voir notamment Jones 1992.

²⁰ Registre K, *op. cit.*, séance du 28 mars 1893.

Rouen, commune ouvrière de la périphérie de Rouen, sur la rive gauche de la Seine. Reçu interne des asiles pour aliénés de la Seine en 1889, il avait soutenu sa thèse de médecine à Paris en 1891 sur *La mélancolie sénile chez la femme*. Cette année-là, il avait été nommé médecin-adjoint de l'asile de Villejuif. Il y retournera en tant que médecin en chef en 1898 après avoir exercé à Saint-Yon entre 1891 et 1893 puis à Sainte-Anne. Il sera entre temps promu à la première classe de son grade avec une rémunération de 3 000 francs²¹. Toulouse était un franc-maçon entré au Grand Orient de France en 1892, apprenti à la loge « La libre Pensée »²². Ses travaux psychologiques, notamment sur la personne d'Émile Zola, publiés en 1896, le firent connaître du grand public aliéniste tout comme ceux sur l'hygiène et la prophylaxie mentale exposés dans son ouvrage sur *Les causes de la folie : prophylaxie et assistance* paru la même année. Il y dressait, à partir de son expérience mais aussi de sa formation, un état des connaissances de son époque en matière de maladies mentales.

« Profilage » et « criminalisation » des femmes aliénées

Il faut néanmoins nuancer les études des docteurs Giraud et Toulouse. En effet, entre 1891 et 1895, 50% des femmes aliénées internées à Saint-Yon sont domiciliées à Rouen alors que 46% ont une autre domiciliation départementale (Le Havre, Neuchâtel, Dieppe ou Yvetot). L'asile Saint-Yon regroupe donc une population aux origines relativement proches.

Cependant, le docteur Giraud notait que 213 femmes aliénées sur 916 étaient nées en dehors de la Seine-Inférieure. Elles étaient venues s'y fixer bien après. Deux-cent-quatre-vingt étaient nées dans la Seine-Inférieure et avaient quitté leur canton d'origine. Seulement 41% des nouvelles femmes internées avaient conservé leur domicile et leur canton d'origine soit un peu plus de 378 dans l'échantillon concerné. Cette enquête signifiait, qu'à un moment ou un autre, près de 59% des femmes aliénées internées à Saint-Yon avaient été des migrantes intra-départementales. Ces données conforteraient donc les

²¹ *Annales Médico-Psychologiques*, t. 1, séance du 25 février 1895.

²² Huteau 2002 : 28.

observations des médecins de Saint-Yon qui faisaient un lien entre migration et aliénation.

Dans l'étude menée, les ouvrières représentent la majorité des cas étudiés (62,5% de l'échantillon). Ensuite venaient dans l'ordre décroissant les chômeuses (21%), les employés et les domestiques (9%), les commerçantes (5%) et les prostituées (2,5%). La proportion des filles publiques aliénées semblait sensiblement supérieure en Seine-Inférieure comparée à celle observable dans le département du Rhône²³. En effet, dès 1878, à Rouen et au Havre, les filles en « maison » représentaient 75% des dizaines de prostituées de ces villes de la Haute-Normandie alors qu'à Lyon les filles « en cartes » et isolées étaient proportionnellement plus nombreuses. Les « milieux clos du vice », réglementés mais perçus de façon traditionnellement défavorables, dominaient en Haute-Normandie et favorisaient l'aliénation des filles publiques, notamment en ville. Ces univers de la « débauche » étaient alors remarquablement décrits par Maupassant dans la *Maison Tellier* publié en 1881 et réédité en 1891. L'écrivain y montrait des prostituées d'un bordel de Fécamp tenu par une « Madame » de bonne famille, qui prenaient un jour de congé pour assister à une communion. L'insanité semblait pourtant davantage critiquée à la ville que dans les campagnes normandes :

Le préjugé du déshonneur attaché à la prostitution, si violent et si vivace dans les villes, n'existe pas dans la campagne normande. Le paysan dit : « c'est un bon métier » ; et il envoie son enfant tenir un harem de filles comme il l'enverrait diriger un pensionnat de demoiselles

écrivait Maupassant. Pourtant, des prostituées pouvaient y devenir « folles » et finir internées à Saint-Yon.

Le docteur Giraud indiquait aussi qu'au cours des années 1890, de nombreuses admissions à l'asile s'étaient faites sans aucun renseignement. En effet, la plupart des femmes aliénées avaient déménagé avant leur hospitalisation depuis les cantons des arrondissements les plus ruraux du département vers des arrondissements ruraux plus urbains comme Dieppe et Yvetot qui pouvaient servir de « zone d'immigration relais ». Ces migrations

²³ Entre 1879 et 1899 les médecins n'enregistrent que 0,8% de prostituées dans les établissements lyonnais. Corbin 1978 : 68 et 438.

rurales, liées à la mobilisation industrielle, se sont accentuées à la fin du XIX^e siècle. La pauvreté rurale poussait à la fois vers la ville et vers plus de mobilité professionnelle. Les ouvrières étaient parfois obligées d'effectuer un va-et-vient permanent d'un travail industriel à un autre. Leurs conditions d'existence contrastaient avec celles des familles ouvrières plus sédentarisées observées par les aliénistes dans les années 1850. De ce prolétariat flottant, difficile à quantifier, émergeait un « milieu » pathogène défavorable aux structurations familiales traditionnelles. Les travailleuses étaient aussi soumises aux fluctuations de l'emploi et aux aléas du logement. Cette instabilité favorisait la « folie » des célibataires mais aussi des femmes mariées. Les femmes étaient donc les premières victimes, surtout les journalières, de ces migrations. Elles pouvaient facilement glisser vers le vagabondage ou « l'errance ambulatoire », d'où l'absence quasi complète de « profilage » pour de nombreuses femmes internées dans les années 1880-1890. Ces femmes atteintes d'« automatisme ambulatoire », ces femmes « aliénées migratrices », ces femmes parfois « filles-mères » témoignaient de la nature malade des transformations socio-structurelles en Seine-Inférieure²⁴.

À cette époque, les « vagabondes » étaient aussi des « immigrées » considérées comme de véritables « déchets sociaux » car la « manie ambulatoire » était de plus en plus considérée comme « antisociale », « parasitaire » et « antihygiénique ». Elle pouvait aussi pousser au « crime », au vol ou à la prostitution, et à la « pathologie » ou la « contagion » syphilitique, vénérienne, épileptique voire hystérique. Les migrations féminines frappaient les imaginations car les autorités départementales considéraient que ces formes de vie pouvaient mener à la rébellion. Elles constituaient non seulement une atteinte à la sécurité mais elles étaient aussi le produit d'une réaction de dégoût face aux « bagnes industriels » (notamment ceux du textile), aux nouvelles professions urbaines, aux usines et aux fabriques. En outre, elles étaient la conséquence des fortes inégalités économiques liées au coût de la vie, aux prix alimentaires, aux oscillations du marché et à la cherté des loyers inaccessibles aux indigents. Ainsi, le vestiaire

²⁴ Charcot avait décrit dès 1888 la nature « épileptique des vagabonds » disposés aux troubles du système nerveux et la notion d'« automatisme ambulatoire ».

destiné aux femmes aliénées sorties guéries de Saint-Yon organisé par la Société de patronage de l'asile avait été constitué de 399 vêtements prêts à être utilisés en 1903²⁵. Ces précautions prises par les médecins mettaient en lumière la profonde précarité des femmes internées.

Cependant la vagabonde aliénée était perçue comme une « machine violente », tout comme l'« ouvrière nomade » était assimilée à une « femme prostituée » ou une « femme délinquante née » selon les idées vulgarisées alors par le criminologue italien Cesare Lombroso (1835-1909), auteur de *La donna delinquente, la prostituta e la donna normale* paru en 1893²⁶. Ce constat pouvait aussi remettre en cause le rêve d'intégration nationale qu'appelaient de leurs vœux tous les aliénistes républicains, réformateurs et sociaux comme le docteur Giraud, directeur-médecin de l'asile Saint-Yon jusqu'en 1907. Le docteur Giraud avait été un actif secrétaire général du premier congrès national de la médecine mentale française qui s'était tenu à Rouen en 1890. Il était aussi un artisan de la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance, fondée au début des années 1890.

A cette époque la multiplication des « actes déviants » urbains fit naître un nouveau regard chez les aliénistes-sociologues du début du XX^e siècle. Les explications générales ne suffisaient plus pour cerner les mutations sociales en lien avec l'accroissement des « faits de folie »²⁷. Les aliénistes de Saint-Yon avancèrent alors deux types d'explication pour corrélér la « folie » des femmes et les « migrations » départementales. Le premier raisonnement renvoyait à des explications endogènes. L'urbanisation engendrait le désordre et la désorganisation sociale. Elle imposait une existence laborieuse qui aboutissait à de fréquents épuisements physiques et psychiques. De plus, les migrations avaient des répercussions sur la structuration des bourgs et des villes de la Seine-Inférieure. Elle était devenue néfaste à la vie saine. La déstructuration de l'ancien ordre rural provoquait l'aliénation. Le second raisonnement identifiait des explications exogènes. L'économie des villes départementales se trouvait

²⁵ Giraud 1903 : 19.

²⁶ Renneville 2003 : 204-206, Puccini 1993.

²⁷ Farcy 2005.

bouleversée par la criminalité liée aux mauvaises fréquentations, à la dégénérescence et la recrudescence des vies parasites. En attirant des populations fragilisées, l'agglomération rouennaise importait ses propres pathologies. Ainsi, les aliénistes assistaient à une redistribution des taux d'aliénation et des atteintes à l'ordre public entre les campagnes et les villes. Des campagnes pouvaient émigrer les éléments les plus mauvais et les plus nuisibles. Les aliénistes de Saint-Yon avaient ainsi rapporté les causes présumées des aliénations pour 206 femmes entrées en 1891. Parmi elles, 69 avaient été internées pour « mélancolie », 48 pour « manie », 21 pour « folie systématisée », 11 pour « hystérie, épilepsie, hypochondrie », 5 pour « folie toxique », 3 pour « folie périodique », 1 pour « folie morale »... Or, ces malades pouvaient porter atteinte à la sécurité publique si elles n'étaient pas soignées rapidement.

Les aliénistes de Saint-Yon soulignaient l'« attraction énergique » mais aussi dangereuse des quartiers et faubourgs populaires de Rouen et du Havre, notamment pour les femmes. Les nouvelles migrations se faisaient au détriment des populations déjà immigrées de Dieppe et d'Yvetot. Le canton rural d'Yvetot passait ainsi de 13 906 habitants en 1891 à 13 500 en 1896 soit une perte de plus de 400 habitants en cinq ans²⁸. L'exode rural était à l'origine de nombreux cas d'aliénation notamment en 1892, année qui fut en France l'année « record » du nomadisme. Il favorisait aussi, y compris de la part des aliénées, les petits délits de droit commun, malgré la loi votée le 27 mai 1885 sur les récidivistes qui tendait à renforcer la répression²⁹.

De plus, les aliénistes rouennais soulignaient la dureté du « séjour à la ville » qu'ils considéraient être « dangereux de toute façon pour ceux qui sont nés et ont été élevés à la campagne ». Face à ce danger, leur « conclusion » était qu'il fallait « tendre à améliorer l'hygiène des villes »³⁰. Ainsi le « Grand renfermement » des « folles » et vagabondes était-il censé atténuer la nocivité des migrations de la campagne à la ville et de commune à commune, spécialement au

²⁸ D'après Fauvel 1988 : 314-315.

²⁹ Kaluszynski 2003. Pour la Seine-Inférieure voir Giraud, Nicoulau & Toulouse 1893 : 10.

³⁰ Giraud & Malfilâtre 1893 : 407.

cours des années 1890-1900. Il permettait d'accentuer le contrôle social de la population féminine départementale. De plus, le caractère mobile des journalières, des ouvrières du textile et de toutes les travailleuses manuelles étaient mis en exergue. Les aliénistes mettaient en avant les effets pathologiques des changements de domicile et de vie. Les « déséquilibrées » et toutes les « détériorées » restaient « difficilement en place ». Pour les aliénistes rouennais, le « Grand renfermement » et la psychiatrisation des vagabondes permettaient de prémunir la société contre le développement de futurs « foyers de dégénérescence » qui avaient été dénoncés en son temps par le docteur Morel justement en Seine-Inférieure. Il fallait s'attaquer au caractère chronique et incurable des « vésanies » et du « nervosisme » des femmes aliénées par leur isolement immédiat.

Au congrès des aliénistes et des neurologistes tenu à Blois en 1892, les aliénistes de Saint-Yon justifiaient ainsi le « Grand renfermement » des femmes dans la région de Rouen :

nous pouvons ajouter, sachant quelle influence jouent les prédispositions héréditaires, qu'on méconnaît un véritable danger en laissant vivre en liberté des êtres susceptibles de procréer une nouvelle génération d'aliénés³¹.

Une allusion certaine au péril vénérien et autres dangers de la procréation³².

« Après Morel, la société connaît donc le nom de son ennemi », affirmait le psychiatre Genil-Perrin en 1913³³. En Seine-Inférieure, cet ennemi avait certainement le visage de la « femme aliénée ». Pour les contemporains, il n'était pas un mythe mais bien une réalité dont, paradoxalement, seules quelques sources pouvaient témoigner comme celles des taux effrayants des décès à l'intérieur de Saint-Yon et celles des enquêteurs locaux comme l'écrivain normand Amédée Fraigneau : au dedans des asiles rouennais, écrivait-il,

des êtres qui n'ont d'humain que l'apparence ; pauvres cerveaux que des accidents, les passions, les excès, les vices, les infirmités héréditaires ont détraqués. Tous ces morts-vivants se trouvent réunis dans le même lieu ;

³¹ Giraud & Malfilâtre, 1893 : 407.

³² Coffin 2000, Corbin 1977.

³³ Genil-Perrin 1913.

il semble qu'on les ait éloignés de la ville pour les rapprocher du cimetière³⁴.

Sources citées

- CONSTANS Augustin, DUMESNIL Edouard-Jean-Baptiste & Ludger LUNIER, 1971 [1^{re} éd. 1878], *Rapport général à Monsieur le ministre de l'Intérieur sur le service des aliénés en 1874*, Paris, Théraplix, t. 1, p. 76-77.
- FRAIGNEAU A., 1888, *Rouen bizarre*, Schneider Frères (Rééd. Le P'tit Normand), p. 141-142
- GENIL-PERRIN G.-P.-H., 1913, *Histoire des origines et de l'évolution de l'idée de dégénérescence en médecine mentale*, thèse de médecine.
- GIRAUD A., 1897, «Lieu de naissances et migrations des malades admises pour la première fois dans un asile d'aliénés et entrés à Saint-Yon de 1891 à 1895 », *Assises Scientifiques, Littéraires et Artistiques de Caumont*, Rouen, p. 12.
- GIRAUD A. & MALFILÂTRE, 1893, «Topographie de l'aliénation mentale dans le département de la Seine-Inférieure », *Troisième congrès des médecins aliénistes de France et des pays de langue française, Blois (1892)*, p. 407.
- GIRAUD A., NICOLAU & Édouard TOULOUSE, 1893, *Rapport sur l'asile des aliénées de Saint-Yon, année 1892*, Rouen, p. 10.
- GIRAUD A., TRÉNEL & HAMEL, 1903, *Rapport sur l'asile des aliénées de Saint-Yon, année 1902*, Rouen, p. 19.
- JANET Pierre, 1989 [1^{re} éd. 1889], *L'automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, thèse de lettres, Paris, Éditions du CNRS.
- , 1892-1893, *L'état mental des hystériques*, thèse de médecine, Paris, 2 vols.
- , 1919, *Les médications psychologiques : études historiques, psychologiques et cliniques sur les méthodes de la psychothérapie*, Travaux du laboratoire de psychologie de la Salpêtrière, Paris, 3 vols.
- LAURENT A., 1884-1885, «Les maladies de la mémoire par Monsieur Théodule Ribot », *Bulletin des travaux de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, p. 2-55.
- , 1884-1885, «Les maladies de la volonté par Monsieur Théodule Ribot », *Bulletin des travaux de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, p. 56-75.

³⁴ Fraigneau 1888 : 141-142.

- , 1885-1886, « Les maladies de la personnalité par Monsieur Théodule Ribot », *Bulletin des travaux de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, p. 95-109.
- MOREL Bénédicte-Augustin, 1857, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*, Paris, Londres, New-York, Baillière.
- , 1860, *Traité des maladies mentales*, Paris, Masson.

Bibliographie

- BEAUNE Jean-Claude, 1983, *Le vagabond et la machine. Essai sur l'automatisme ambulatoire. Médecine, Technique, Société (1880-1910)*, Seyssel, Champ Vallon.
- CARBONEL Frédéric, 2005, « Rouen 1890 : le Premier congrès national de la psychiatrie française », *Études Normandes*, 4, p. 29-34.
- CARROY Jacqueline, 1999, « Le docteur Gibert ou le “Breuer” de Pierre Janet », in P. FÉDIDA & F. VILLA (dir.), *Le cas en controverse*, Paris, PUF, p. 213-230.
- COFFIN Jean-Christophe, 2000, « Sexe, hérédité et pathologies : hypothèses, certitudes et interrogations de la médecine mentale », in D. GARDEY & I. LOWY (dir.), *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du féminin et du masculin (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, p. 159-186.
- CORBIN Alain, 1977, « Le péril vénérien au début du siècle : prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale », *Recherches*, « L'haleine des faubourgs », 29, p. 245-283.
- , 1978, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Aubier.
- EDELMAN Nicole, 1996, « Hommes/Femmes dans l'histoire, l'enjeu des catégories construites. L'invention de l'hystérie par l'école de la Salpêtrière et les transformations de la catégorie femme (années 1850-années 1890) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2, p. 67-78.
- , 1998, « L'espace hospitalier des aliénistes et des neurologues : un laboratoire pour penser les fous citadins (années 1850-années 1880) ? », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 17, « Les fous au XIX^e siècle », p. 43-56.
- , 1999, « La figure de l'hystérique : un enjeu de la reconstruction des normes sociales et culturelles au début de la III^e République », in A. GUESLIN &

- D. KALIFA (dir.), *Les exclus en Europe 1830-1930*, Paris, Éd. de l'Atelier, p. 405-421.
- , 2007, « Maladies nerveuses et maladies mentales à l'épreuve de l'hystérie : le "moment Charcot" », in F. DÉMIER & Cl. BARILLÉ (dir.), *Les maux et les soins. Médecins et malades dans les hôpitaux parisiens au XIX^e siècle*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, p. 201-212.
- FARCY Jean-Claude, 2005, « La ville contemporaine (XIX^e-XX^e siècles) est-elle criminogène ? », in Y. MAREC (dir.), *Villes en crise ? Les politiques municipales face aux pathologies urbaines*, Paris, Créaphis, p. 20-31.
- FAUVEL Daniel (présenté par), 1988, *Les hommes au XIX^e siècle en Seine-Inférieure*, Exposition-Catalogue, Archives Départementales de la Seine-Inférieure, Rouen.
- HUTEAU Michel, 2002, *Psychologie, Psychiatrie et Société sous la III^e République. La biocratie d'Edouard Toulouse (1865-1947)*, Paris, L'Harmattan.
- JONES Thornton S., 1992, « Public Hygiene and Hygienists in Rouen (France) 1880-1930 », Thesis of Philosophy, St-Catherine's College, Cambridge.
- KALUSZYNSKI Martine, 2003, « La construction "républicaine" d'une politique de sécurité (1880-1920) », in J.-C. FROMENT, J.-J. GLEIZAL & M. KALUSZYNSKI (dir.), *Les États à l'épreuve de la sécurité intérieure*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 15-30.
- MAURER Philippe, 1973, *Les milieux populaires à Rouen à la Belle époque*, Rouen, CRDP.
- MYKITA Caroline, 1997, « La prévention des accidents du travail en Haute-Normandie au XIX^e siècle (1830-1914) », *Annales de Normandie*, 2, n^o spécial « Législation du travail et rapports sociaux au XIX^e et au début du XX^e siècle en Haute-Normandie » (dir. Y. Marec), p. 147-202.
- NICOLAS Serge, 1999 « L'hérédité psychologique d'après Théodule Ribot (1873) : la première thèse française de psychologie "scientifique" », *L'Année Psychologique*, p. 295-348.
- PERROT Michelle 1999, « Figures et rôles », in P. ARIÈS & G. DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4, Paris, Seuil, p.109-165.
- , 2001, « La fin des vagabonds », in M. PERROT, *Les ombres de l'histoire. Crime et châtiment au XIX^e siècle*, Paris, Champs Flammarion, p. 317-336.
- PUCCINI Sandra, 1993, « La femme ou l'humanité inachevée », in Cl. BLANCKAERT (dir.), *Des sciences contre l'homme*, vol. 1 : *Classer, hiérarchiser, exclure*, Paris, Autrement, p. 50-63.
- RENNEVILLE Marc, 2003, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard.

- RIPA Yannick, 1986, *La ronde des folles. Femmes, folie et enfermement au XIX^e siècle*, Paris, Aubier.
- WAGNIART J.-F., 1998, « Les migrations des pauvres en France à la fin du XIX^e siècle : le vagabondage ou la solitude des voyages incertains », *Genèses*, 30, p. 30-32.
- WOJCIECHOWSKI Jean-Bernard, 1997, *Hygiène mentale et Hygiène sociale : contribution à l'histoire de l'hygiénisme*, Paris, L'Harmattan, 2 vols.